

Le FROLINAT à l'épreuve du pouvoir

L'échec d'une révolution africaine

QUI, en 1976, aurait osé pronostiquer une victoire militaire du FROLINAT ? Qui, même encore au début de 1978, aurait misé un centime sur les chances de Goukouni Weddeye ou de Hissène Habré de devenir, un jour, président du Tchad ? Et pourtant, force est de constater, aujourd'hui, qu'« impossible n'est pas tchadien ». Or, l'arrivée au pouvoir d'un certain nombre de leaders de la rébellion constitue un fait politique majeur. C'est en effet pour la première fois, *en Afrique noire indépendante*, qu'un mouvement révolutionnaire — ou réputé tel — réussit à s'imposer par une guerre de guérilla de longue durée, les autres guerres de libération couronnées de succès (Guinée-Bissao, Mozambique, Zimbabwe) s'étant déroulées dans un contexte colonial. Le phénomène mérite donc une analyse scientifique approfondie. Dans cet article, qui n'est que l'ébauche d'une telle analyse, nous nous poserons deux questions : quels ont été les facteurs qui ont contribué à la victoire de la rébellion sur les champs de bataille et quelles ont été les conséquences de cette victoire militaire pour le FROLINAT en tant que mouvement révolutionnaire ?

Une précision s'impose avant d'entrer dans le vif du sujet. Comme nous le verrons par la suite, aujourd'hui, le FROLINAT n'existe plus en tant que mouvement structuré et il n'en reste qu'un certain nombre de « tendances » politico-militaires se réclamant de son nom. Si nous parlons encore du FROLINAT, c'est par commodité, pour désigner de façon sténographique l'ensemble des factions issues de la rébellion tchadienne.

La victoire militaire

Les succès militaires du FROLINAT s'expliquent d'abord par l'extraordinaire combativité de ses guerriers, et surtout de ceux de deux de ses « tendances », les FAP de Goukouni Weddeye et les FAN de Hissène Habré. Tous les témoignages concordent sur ce point : à forces égales, et à armement égal, ces deux mouvements se sont montrés supérieurs à tous les adversaires qu'ils ont eu à affronter, y compris, à certaines occasions, l'armée libyenne. En ce qui concerne les forces de Goukouni, cette supériorité militaire éclate dès juillet 1977 quand elles enlèvent, avec une facilité déconcertante, Bardaï et Zouar, les deux postes fortifiés que l'armée régulière tient encore dans le Tibesti. Elle se confirme en février 1978, avec la prise de Faya, où près de 1 200 militaires tchadiens sont faits prisonniers, après une résistance que l'on a du mal à qualifier d'acharnée, alors que les forces du FROLINAT n'étaient pas supérieures de beaucoup au nombre de leurs adversaires. Par ces faits d'armes, qui constituent les premières grandes victoires militaires de la rébellion, les FAP libèrent l'ensemble du BET et se posent pour la première fois comme une menace réelle pour le régime en place.

Quant aux combattants de Hissène Habré, ils se distinguent également dès 1977, lors de leur retrait du Tibesti vers le Soudan, après la rupture intervenue entre Goukouni et Habré en octobre 1976. Un de leurs adversaires de l'époque, le général français Delayen, en convient, en louant leur courage et en attestant qu'ils « se battent comme des lions » (1). Cette combativité exemplaire des FAN et des FAP s'est vérifiée ensuite tout au long des différentes guerres civiles que le Tchad a subies à partir de 1979.

Or, il est intéressant de noter que ces deux mouvements recrutent l'essentiel de leurs forces, et notamment leurs troupes d'élite, dans le BET, en milieu toubou, le Borkou constituant le principal vivier de Habré, alors que les FAP sont en majorité originaires du Tibesti et d'une partie de l'Ennedi. La question se pose donc de savoir si les Toubou, population minoritaire qui ne représente, d'après les estimations les plus récentes, qu'environ 6 % de la population totale du pays (2), et un peu plus de 10 % de la population nordiste, se distinguent par des qualités spécifiques qui les rendent particulièrement aptes à la guerre, et plus particulièrement à la guerre de guérilla. A notre avis, la réponse à cette question doit être positive. Tant par leur adaptation au milieu

(1) G. Fleury, *Le barroudeur : les quatre guerres du général Delayen*, Paris, Grasset, 1979, pp. 398-401.

(2) C. Bouquet, *Tchad : Genèse d'un conflit*, Paris, L'Harmattan, 1982, p. 170.

désertique et parfois montagneux dans lequel ils évoluent, que par un certain nombre de traits culturels relevant de leur mode de vie traditionnel, les Toubou étaient en effet « prédestinés » à s'attribuer une part démesurée dans les victoires militaires du FROLINAT. Il s'agit là d'un problème passionnant que nous nous proposons d'analyser plus longuement dans une publication ultérieure.

Cependant, cette combativité particulière des Toubou, tout en constituant l'un des facteurs ayant contribué à imposer la rébellion sur le terrain, n'aurait pas suffi en elle-même. Une autre donnée doit être prise en compte : les différentes interventions étrangères. A partir de 1977, en effet, la guerre civile tchadienne s'est internationalisée. Certes, dès 1968-69, l'armée française était intervenue pour protéger le régime chancelant du président Tombalbaye contre les assauts du FROLINAT, et même après la fin officielle de l'intervention française (juin 1971) plusieurs centaines de « coopérants » étaient restés sur place pour épauler discrètement l'armée tchadienne. Cependant, personne, y compris les puissances africaines frontalières, ne disputait alors à la France son monopole interventionniste : la Libye et le Soudan, tout en accordant parfois au FROLINAT un soutien moral et matériel (très modeste), s'abstenaient scrupuleusement de s'engager officiellement sur le plan militaire. Faute d'armes sophistiquées et de moyens logistiques adéquats, les combattants du Nord n'étaient, par conséquent, pas encore en mesure de gagner des batailles militaires décisives.

A partir de 1977, cette situation change de fond en comble. Suite à la libération de M. et Mme Claustre, en février 1977, la Libye livre à la branche du FROLINAT dirigée par Goukouni Weddeye une certaine quantité d'armes (3), dont quelques centaines de fusils d'assaut soviétiques et probablement aussi des armes lourdes (quelques dizaines de bazookas, de mortiers de 81 et 82 mm et de canons sans recul) (4). C'est avec ces armes que les forces de Goukouni réussissent à s'emparer de Zouar et de Bardaï où elles récupèrent dans la foulée l'armement abandonné par l'armée nationale tchadienne, un stock probablement à peu près équivalent à ce qu'elles avaient obtenu auparavant auprès de la Libye (5). A cette époque, cependant, l'aide libyenne est

(3) Ces deux événements sont très probablement liés.

(4) *Fiche à l'attention de Monsieur le Général de brigade, président du Conseil supérieur militaire sur l'ingérence de la Libye dans les affaires intérieures du*

Tchad, N'Djamena, 28 juin 1977, pp. 23-24.

(5) Conseil militaire inter-armées provisoire, *Communiqué n° 2/77*, 10 juil. 1977, p. 1.

encore limitée, comme l'atteste un communiqué des « Goukounistes » relatant l'offensive contre Ounianga-Kébir qui s'est également déroulée au cours de l'été 1977 :

« A Ounianga Kébir, le camp de Malloum a été assiégé et soumis à la cannonade pendant cinq jours. Ce n'est qu'au sixième jour que des chars sont arrivés à son secours. Les forces combattantes n'ayant rien à opposer au feu des chars durent se replier » (6).

Bientôt, cependant, ce handicap sera levé. Lors du siège de Faya, les combattants de Goukouni disposeront en effet de fusées sol-air SAM 7, type d'armement qui, d'après le général Delayen, « va bouleverser la stratégie des opérations » (7), dans la mesure où le FROLINAT pourra désormais s'opposer efficacement au ravitaillement par voie aérienne des postes gouvernementaux assiégés, ainsi que de BM 16 (« orgues de Staline ») qui auraient fait la différence dans la bataille terrestre, d'après un responsable militaire tchadien de l'époque. Le colonel Kadhafi a donc incontestablement « mis le paquet », et ceci d'autant plus que, pour la première fois dans l'histoire de la rébellion, des instructeurs libyens interviennent sur le terrain, au niveau de la logistique et de l'encadrement : des sources proches du FROLINAT citent des chiffres allant de 200 à 500, alors que l'état-major français, en avril 1978, évalue le contingent libyen à un millier de combattants (8). Notons encore que la Libye ne se contente pas de fournir au FROLINAT de Goukouni une aide militaire conséquente, mais qu'elle intervient également, avec succès, auprès des dirigeants de certaines branches dissidentes du Front (l'Armée Volcan et les Forces populaires de libération ou 1^{re} Armée du Centre-Est) pour que ceux-ci s'associent aux efforts de l'armée du BET.

L'intervention libyenne, à son tour, provoque d'autres initiatives étrangères car, comme le fait remarquer J. Huntzinger :

« Cette guerre civile (...) a été marquée par une surenchère croissante entre les différentes factions. Chacune à leur tour, celles-ci ont fait appel à des alliés extérieurs pour rétablir la balance des forces en leur faveur » (9).

(6) *Les grandes opérations après la venue au pouvoir de l'actuel régime, FROLINAT-CMIAP, s.l.n.d., p. 1.*

(7) G. Fleury, *op. cit.*, p. 418.

(8) A. Thivent, « L'impossible mission

de l'armée française », *Le Monde diplomatique*, mars 1980.

(9) J. Huntzinger, « PS : Rendre possible la négociation », *Tchad-Nouvelles* 7, sept. 1983.

C'est ainsi que Hissène Habré, qui s'était séparé de Goukouni parce qu'il mettait en doute le caractère désintéressé de l'aide libyenne, se trouve de connivence avec les responsables soudanais qui partagent ses craintes de l'« impérialisme vert » du colonel Kadhafi. Ceux-ci interviennent en sa faveur auprès des autorités tchadiennes qui se montrent disposées à négocier. Lors d'une conférence à Khartoum, en septembre 1977, un accord est conclu qui permet au gouvernement tchadien, dans un premier temps, d'associer les FAN à la lutte contre les rebelles, ceci à partir de mars-avril 1978. En août 1978, un pas de plus est franchi dans le processus de « récupération » de Habré : avec la bénédiction, toujours, du Soudan, et cette fois-ci aussi de la France, le président Malloum offre à l'ancien rebelle le poste de Premier ministre, ce qui, à défaut de succès militaire, représente pour Habré une victoire politique de taille. Victoire qu'il s'empresse de concrétiser sur les champs de bataille, en février-mars 1979, quand il chasse l'armée nationale tchadienne de N'Djamena. Ceci avec l'aide des FAP qui se sont brouillées avec leurs protecteurs libyens en août 1978 et qui font leur entrée dans la capitale après avoir conclu un accord avec les forces armées françaises sur place, accord qui parachève la tentative franco-soudanaise de récupérer la rébellion tchadienne et de la soustraire à l'emprise libyenne.

Nous pouvons donc conclure que le FROLINAT doit sa victoire militaire en partie à sa propre force (ainsi qu'à la faiblesse de ses adversaires gouvernementaux) mais que cette victoire dépendait cependant aussi de l'aide militaire et du soutien politique que lui ont procurés certaines puissances étrangères.

Le FROLINAT « nomade » s'impose

Quelles ont été les conséquences de cette victoire militaire du FROLINAT et, plus spécifiquement, quel a été l'effet des circonstances particulières dans lesquelles elle a été remportée ? Une première constatation s'impose : les événements que nous venons d'esquisser ont profondément modifié l'équilibre des forces au sein de la rébellion et ont provoqué, à plus long terme, la disparition du FROLINAT en tant qu'organisation cohérente et unie. Jusqu'en 1976, les dirigeants de la rébellion toubou (Habré et Goukouni), tout en se rapprochant parfois du FROLINAT officiel, dirigé alors par le Dr Siddick, se situaient finalement en marge du courant principal de la rébellion (10) ; quant aux différents groupes arabes,

(10) Voir R. Buijtenhuijs, *Le FROLINAT 1965-1976*, Paris-La Haye, Mouton, 1978, pp. 401-402.

« la rébellion n'est pas partie de leurs rangs ; s'ils y participent, ils n'y adhèrent pas globalement et, suivant les lieux et les moments, s'y déroberent, voire la combattirent lorsque l'intérêt tribal était en jeu » (11).

Constatant cette attitude quelque peu réservée des deux principaux groupes nomades du Tchad, nous aboutissions en 1978,

« à une conclusion qui va à l'encontre de certaines interprétations que l'on trouve parfois dans la presse occidentale et qui font de la guerre civile tchadienne un simple conflit entre pasteurs nomades et paysans sédentaires. En réalité, le FROLINAT est avant tout l'expression des paysans sédentaires du Centre-Est, alors que les nomades se sont tenus à l'écart de la lutte armée ou ont tout au plus été des alliés précaires » (12).

Cette conclusion, qui reste valable pour la situation prévalant en 1976, est aujourd'hui dépassée. Comme nous venons de le voir, les deux tendances toubou de la rébellion occupent désormais le devant de la scène et Goukouni Weddeye, fort de ses succès militaires, s'est même imposé comme président du Conseil de la révolution du FROLINAT dès mars 1978, lors de la conférence extraordinaire du mouvement à Faya. Il évinça ainsi le Dr Siddick de la direction de la rébellion et prit également le pas sur les représentants du Centre-Est sédentaire, regroupés dans la 1^{re} Armée et qui furent — du moins officiellement — parties prenantes de l'accord de Faya.

Une évolution indépendante, mais en quelque sorte comparable, a eu lieu au niveau du Tchad arabe. Sa faible participation à la lutte armée s'explique en partie par les démêlés qu'a eus avec Abba Siddick son principal représentant au sein du mouvement, Mohammed El Baghalani, qui fut expulsé du FROLINAT en juin 1970. A la suite de son éviction, Baghalani créa l'Armée Volcan qui, jusqu'à sa mort, en mars 1977, ne représentait pas une véritable force physique sur le terrain, mais connaissait cependant à cette époque une phase ascendante grâce à un rapprochement avec Goukouni opéré en 1976. Or, cette phase ascendante a bénéficié d'un nouvel élan sous la direction d'Ahmat Acyl, qui a réussi à imposer le mouvement, connu depuis 1979 sous le sigle CDR, sur l'échiquier politique tchadien.

(11) J. Chapelle, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*, Paris, L'Harmattan, 1980, p. 172.

(12) R. Buijtenhuijs, *op. cit.*, p. 406.

Il ne fait aucun doute que le futur CDR était, à ses débuts, un mouvement exclusivement arabe représentant le réveil politique des grands groupes nomades du Centre tchadien. Encore aujourd'hui, ses dirigeants reconnaissent ce fait, tout en se défendant que le mouvement ait jamais fait du « tribalisme ». D'après eux, les combattants arabes ne se sont constitués en « tendance » qu'après avoir constaté que les autres groupes ethniques en faisaient autant et que ceux-ci s'efforçaient, de plus, de marginaliser la composante arabe du mouvement, à la suite de quoi celle-ci a voulu « se défendre ». Il s'agirait donc d'une attitude de réaction, d'une « retribalisation » de caractère secondaire. Il est en tout cas certain que les militants de base du mouvement font toujours montre de « réflexes » arabes spontanés et qu'ils sont habités par une profonde méfiance à l'égard des « Goranes » (Toubou), toutes tendances, FAN et FAP, confondues ; ceci malgré le fait que le CDR a élargi, depuis quelque temps, son audience ethnique en recrutant plus large.

Quoi qu'il en soit, en 1977-78, le mouvement d'Ahmat Acyl représente avant tout

« l'entrée en force dans le combat des populations du Centre-Tchad, et notamment des grosses tribus bédouines (...). Avec les populations du Centre-Tchad (...), ce sont désormais les gros escadrons du dar-el-islam qui entrent dans la bataille » (13).

Or, cette entrée en force des Arabes a considérablement modifié l'équilibre ethnique au sein du FROLINAT, dans la mesure où ils représentent environ 13 % de la population totale du Tchad (14), soit le quart de la population du Nord. Ce poids démographique suffirait en lui-même à conférer au CDR une place prépondérante. De plus, ce facteur a été renforcé par le soutien accordé à Ahmat Acyl par les Libyens, plus à l'aise pour s'entendre avec des gens parlant la même langue et participant à la même culture qu'eux. Il serait erroné de considérer les dirigeants du CDR comme des « inconditionnels » du colonel Kadhafi, comme on le fait souvent, mais il n'en reste pas moins qu'à partir des premiers mois de 1978, le soutien libyen au CDR a été plus substantiel que celui accordé aux autres tendances, et surtout plus constant. En effet, contrairement aux autres branches du FROLINAT, le CDR n'a jamais fait la guerre aux Libyens et il est par conséquent considéré par ceux-ci comme leur allié le plus

(13) J. Latrémoillère, « Le Tchad écartelé », *Marchés tropicaux et méditerranéens*, 15 avr. 1983.

(14) C. Bouquet, *op. cit.*, p. 171.

fiable. Cette aide libyenne indéfectible explique en grande partie le poids actuel du CDR, car, malgré leur importance numérique, les combattants arabes n'ont pas remporté de victoires militaires spectaculaires. D'après un observateur européen ayant lui-même assisté à plusieurs batailles du FROLINAT, ce serait moins le courage des combattants de base qui est en cause, que leur encadrement, souvent défectueux.

La prolifération des tendances

Les pages précédentes nous ont déjà suggéré que la rébellion tchadienne est loin d'être unie. En réalité, elle ne l'a jamais vraiment été, bien qu'à certaines périodes (comme celle de 1966-68, quand elle était dirigée par le fondateur du FROLINAT, Ibrahim Abatcha) elle ait pu faire illusion. Comme nous l'avons vu, en 1970 déjà, l'Armée Volcan s'était séparée du FROLINAT d'Abba Siddick, alors que les Toubou de ce que l'on appelait à l'époque la 2^e Armée allaient faire de même deux ans plus tard. En 1976, Goukouni et Habré se sont affrontés ensuite au sujet de l'aide libyenne, ce qui a provoqué l'éclatement de la 2^e Armée en FAN et FAP. Au cours de la même année, le Dr Siddick s'est vu contesté par la quasi-totalité de ses collaborateurs qui ont fait sécession et ont retenu par la suite pour leur tendance l'appellation de 1^{re} Armée, dirigée par Mahamat Abba.

Début 1978, cependant, la situation semble se clarifier, quand Goukouni Weddeye, lors du congrès de Faya, réussit à intégrer les FAP, la 1^{re} Armée et l'Armée Volcan au sein d'un FROLINAT réunifié, événement que nous avons nous-mêmes considéré à l'époque comme le franchissement « d'une barrière décisive sur la voie de l'unification » (15). En réalité, il n'en était rien. Nous savons aujourd'hui, par exemple, que la 1^{re} Armée s'est engagée à contrecœur sur la voie de l'unification, qu'elle a subi de fortes pressions du côté des Libyens qui souhaitaient à l'époque un FROLINAT fort et uni (mais à leur dévotion), et qu'elle était représentée à la réunion de Faya par quelques dirigeants pro-Goukouni nullement mandatés pour conclure un accord définitif. Il n'est pas étonnant alors que bon nombre de ses militants en aient conçu le sentiment que « la 1^{re} Armée a été vendue à la 2^e Armée », selon les termes de l'un d'entre eux, et qu'ils aient voulu « reprendre leurs billes » dès la première occasion.

Plus problématique encore était la cohabitation, au sein du FROLINAT rénové, des « Goranes » de Goukouni et des Arabes

(15) R. Buijtenhuijs, *op. cit.*, p. 452.

d'Acyl. Dès l'été 1978, les combattants d'Acyl, soutenus par les Libyens, ont tenté d'avancer leurs pions, ce qui a donné lieu à des affrontements sanglants à Faya. A la suite de ces combats, gagnés de justesse par les FAP, Goukouni a reconduit les « conseillers » libyens à la frontière pour effectuer ensuite son rapprochement — temporaire — avec Habré et avec la France. Comme le montrent des publications récentes du CDR, le groupe « arabe » ne lui a jamais pardonné ce ralliement, considéré comme une trahison de l'idéal révolutionnaire du FROLINAT (16).

Les quatre tendances les plus importantes de la rébellion (FAP, FAN, 1^{re} Armée et CDR) ont donc, la plupart du temps, agi indépendamment les unes des autres. Pour ajouter encore à la confusion, d'autres rebelles se sont évertués à créer des mini-tendances à eux, dans le but, principalement, de participer au partage du pouvoir, lors de la création du GUNT. C'est ainsi que l'on a vu apparaître, ou réapparaître, le FROLINAT originel d'Abba Siddick, le FROLINAT fondamental de Hadjaro Senoussi, le FROLINAT Volcan, ressuscité par Adoum Dana, et la 3^e Armée qui se divisera ensuite en deux branches séparées. Ces nouvelles tendances n'ont pas ou peu d'implantation sur le terrain, mais elles ont cependant aggravé les tensions. De plus, elles ont parachevé le processus de désintégration du FROLINAT en tant que mouvement uni. Aujourd'hui, le FROLINAT n'existe plus que sur le papier : Issa Abdallah qui fait fonction, depuis mai 1981, de secrétaire général d'un mouvement issu d'une tentative de réunification que l'on peut considérer comme celle de la dernière chance, est le premier à reconnaître que les tendances n'ont pas respecté la parole donnée et qu'il ne préside qu'une coquille vide.

Cette prolifération des tendances, qui fait du Tchad d'aujourd'hui une entité politique que l'on peut qualifier, avec Y. Fauré (17), de « segmentaire », nous montre que l'Islam, tout en fournissant aux rebelles tchadiens un dénominateur commun, n'a jamais été un facteur de cohésion suffisant pour unir durablement l'ensemble du Nord Tchadien. Certes, l'opposition entre le Nord musulman et le Sud chrétien et animiste est une donnée fondamentale et rend compte d'une partie de l'histoire du FROLINAT. Cependant, d'autres clivages déchirent la société tchadienne, aussi bien dans le Nord que dans le Sud. En ce qui concerne le Nord, ces clivages sont en partie d'ordre « tribal ».

(16) Voir, par exemple, Conseil démocratique révolutionnaire, *Statut général provisoire*, s.d., p. 3.

(17) Communication personnelle.

L'opposition FAP-CDR, par exemple, n'est pas seulement considérée par la plupart des observateurs étrangers, mais aussi vécue par la majorité des combattants, comme un conflit entre Arabes et « Goranes ». L'antagonisme entre FAN et FAP, de même, est parfois présenté comme un simple conflit entre différents sous-groupes toubou (Borkou contre Tibesti).

Cependant, ces antagonismes ethniques cachent parfois d'autres clivages, d'ordre politique par exemple. Les FAN se distinguent ainsi de la plupart des autres tendances par leur refus absolu de toute alliance — même tactique — avec la Libye. De même, à l'intérieur du camp dit pro-libyen, certaines tendances, comme les FAP, ne portent que peu d'intérêt au modèle révolutionnaire libyen, alors que le CDR et la 1^{re} Armée hébergent en leur sein quelques partisans de la 3^e théorie universelle du colonel Kadhafi. Il se peut même que certains clivages revêtent un caractère plus sociologique, en ce qu'ils se basent sur un recrutement social différentiel. Les données sérieuses nous manquent, mais on pourrait formuler, sous toute réserve, l'hypothèse que les FAN représentent davantage les couches sociales urbaines, ainsi que les riches commerçants et les « technocrates » nordistes, alors que les autres tendances du FROLINAT sont plutôt l'expression d'un univers rural plus traditionaliste, ainsi que du monde des petits et moyens commerçants.

La prolifération des tendances nous montre également l'influence néfaste des interventions étrangères dans la guerre civile tchadienne. Certes, les dirigeants du FROLINAT sont les premiers responsables de la désintégration du mouvement et l'on peut regretter que la rébellion tchadienne n'ait pas vu émerger de ses rangs un Amilcar Cabral sahélien, capable de transcender les clivages multiples divisant le Tchad. On doit admettre, cependant, que les interventions étrangères ont avivé les tensions. Il ne fait, par exemple, aucun doute que l'aide libyenne à la rébellion était destinée avant tout à servir les intérêts de Tripoli, et Abba Siddick avait raison de mettre en cause la Libye qui

« ne pouvant pas manipuler le FROLINAT quand il était unitaire, a tout fait pour le fragmenter, pour faire ce que j'appelle la "palestimisation" du FROLINAT, ce qui lui donnait des possibilités de manœuvre » (18).

Cette suggestion que la Libye, en jouant les tendances les unes contre les autres, a aggravé la division au sein du FROLINAT n'est pas gratuite. Nous l'avons même entendue de la bou-

(18) Interview accordée à *Africa* 122, juin-juil. 1980.

che de Tchadiens affiliés à des factions considérées comme pro-libyennes. Or, cette politique libyenne de diviser pour régner est en partie responsable des affrontements entre FAP et CDR à Faya, en août 1978 ; elle n'est pas étrangère non plus à la guerre civile meurtrière provoquée par les FAN, en mars 1980, parce qu'elles considéraient les autres tendances du GUNT comme trop inféodées au colonel Kadhafi.

Celui-ci, cependant, n'est pas seul en cause dans ce domaine. La 3^e Armée, qui opérait exclusivement dans la région du Lac, a été créée de toutes pièces par le Nigeria qui espérait ainsi pouvoir peser sur le destin du Tchad. L'aide accordée aux FAN par le Soudan, l'Égypte, la France et les États-Unis n'était pas non plus exempte d'arrière-pensées, et l'on peut constater qu'elle a, à plusieurs reprises, contribué à rallumer la guerre civile tchadienne.

La surenchère pratiquée par les différentes tendances dans le domaine des soutiens étrangers a eu finalement pour résultat que certaines d'entre elles en ont été réduites à l'état de pions de l'étranger, et que même celles qui se sont imposées principalement par leur force intrinsèque, comme les FAN, sont quand même arrivées au pouvoir en contractant des dettes, dans un contexte — aussi bien interne que par rapport à l'étranger — qui n'était guère favorable à la mise en œuvre d'une politique révolutionnaire. Comme le constate une publication tchadienne, « *les dirigeants du FROLINAT ont ainsi foulé aux pieds le principe marxiste de "compter principalement sur ses propres forces"* » (19), ce qui n'a pas été sans conséquences sur leurs « performances », une fois arrivés au pouvoir.

L'échec de la révolution

En effet, empêtrés dans leurs conflits internes et embarrassés par des sollicitations étrangères, les dirigeants de la rébellion tchadienne ont fait un mauvais usage du pouvoir. On constate d'abord la non-application du programme politique du FROLINAT. Ni Hissène Habré, quand il était Premier ministre, en 1978-79, ni le GUNT, de 1980 à 1982, ni jusqu'ici les FAN, depuis leur retour au pouvoir en juin 1982, n'ont mis en œuvre une politique globale et conséquente que l'on pourrait qualifier de progressiste. À part quelques mesures ponctuelles, les gouvernements qui se sont succédé à N'Djamena depuis août 1978, se sont occupés avant tout de faire la guerre et, éventuellement,

(19) « Bilan de la lutte armée et perspective d'une réelle révolution au Tchad », *Perspectives* 2, s.d.

d'essayer de remettre en route l'administration et l'économie tchadienne (cas de l'actuel gouvernement de M. Habré).

Certes, imposer une politique véritablement révolutionnaire n'aurait pas été une tâche facile. Goukouni Weddeye en était conscient, comme le montre une interview accordée à *Afrique-Asie* en avril 1982 (20). La journaliste faisait remarquer que

« dans les milieux du FROLINAT (...) certains vous reprochent (...) de vous être éloigné du mouvement, sinon de l'avoir abandonné à son sort. Ils veulent en voir la preuve, par exemple, dans l'interdiction qui leur a été faite de célébrer le quinzième anniversaire du FROLINAT ».

La réponse de Goukouni fait bien ressortir la position inconfortable d'un mouvement révolutionnaire arrivé au pouvoir grâce, en partie, à des complicités étrangères, sans que la situation interne soit réellement mûre :

« Un certain nombre de cadres du FROLINAT sont (...) venus me demander l'autorisation de manifester dans la capitale. Compte tenu (...) de la nature du gouvernement que je préside, je leur ai demandé de ne pas manifester publiquement à N'Djamena. Car le FROLINAT n'est pas au pouvoir. Le FROLINAT est un mouvement qui lutte pour imposer son point de vue à l'opinion nationale et qui n'a pas encore atteint ses objectifs (...). Si j'ai pris cette décision (...), c'est dans le souci (...) d'éviter le pire, d'éviter l'éclatement du Tchad. Car certaines populations craignent que le FROLINAT ne cherche à leur imposer sa bannière (...). C'est pourquoi (...) nous essayons de faire comprendre aux uns et aux autres que les problèmes idéologiques ne doivent pas constituer, dans la période difficile que nous traversons, un danger d'éclatement du pays ».

Goukouni avait sans doute en partie raison. Le FROLINAT n'ayant jamais su acquérir une audience véritable dans la zone méridionale du Tchad où la rébellion était vue comme une menace régionaliste et confessionnaliste, et le GUNT étant un gouvernement de compromis réunissant toutes les forces politiques du pays, y compris celles du Sud, imposer d'emblée le programme intégral du FROLINAT aurait très probablement provoqué la sécession du Sud. Les dirigeants du FROLINAT au pouvoir avaient donc quelques excuses. Cependant, le caractère boiteux du

(20) *Afrique-Asie* 264, 26 avr. 1982, pp. 32-35.

GUNT ne peut pas excuser l'absence totale de mesures gouvernementales en faveur des couches sociales les plus déshéritées, et encore moins la corruption rampante qui a caractérisé son règne, corruption à laquelle les FAN semblent avoir mis fin, du moins au niveau gouvernemental, sans appliquer pour autant une politique globale plus progressiste.

Le FROLINAT a donc échoué sur le plan national, et il en est de même sur le plan régional. Suite à la prolifération des tendances, le Tchad s'était scindé, depuis 1979, en un certain nombre de fiefs où les chefs de tendance régnaient en véritables « seigneurs de guerre », imposant leur loi, rançonnant les populations et levant des droits de douane à l'entrée et à la sortie de leurs territoires (21). Comme l'ont reconnu devant nous plusieurs militants du FROLINAT, contrôler du territoire était, pour les différentes factions, une condition absolue de survie, et bon nombre des conflits internes qui ont ensanglanté le Tchad depuis 1979 ont été déclenchés par les tentatives de telle ou telle tendance d'élargir sa zone d'influence au détriment de telle autre.

Il n'est pas étonnant alors que se soit imposé au Tchad le « règne des combattants ». Comme le disait P. Doornbos, « quiconque détient une arme à feu joue à l'*hukūma* (gouvernement) » (22), et la phase magique : « Je suis combattant » est devenue un véritable passeport, donnant tous les droits et excusant toutes les bavures. Il en était ainsi du temps du GUNT, et les FAN, d'après plusieurs témoignages, ont continué la tradition, du moins dans le Sud (23).

Dans un pays démuné et n'offrant pas de possibilités de travail, être « révolutionnaire » est devenu une véritable carrière (24) et il n'est pas étonnant dès lors que les combattants s'accrochent désespérément aux avantages acquis. C'est là un autre domaine où la révolution tchadienne semble avoir échoué. Au lieu de proposer des mesures pour reconverter les guerriers excédentaires à la vie civile, le GUNT, aussi bien que l'actuel gouvernement de Hissène Habré, ont sollicité de l'étranger des subventions permettant l'entretien d'une armée de 35 000 à 40 000 hommes, ce qui reviendrait à transformer en prébendier à vie tout Tchadien qui, à un moment ou un autre, a porté une arme. Ceci dans un pays dont l'économie, comme le constatait en 1980 Robert Galley, « ne pourrait supporter le poids que de quelques milliers de gen-

(21) Voir le témoignage de P. Doornbos, « La révolution dérapée : la violence dans l'Est du Tchad (1978-1981) », *Politique africaine* 7, sept. 1982, pp. 5-13.

(22) *Ibid.*, p. 10.

(23) Voir, par exemple, M. Guyomarch, « La colère du Sud », *Le Matin*, 29

août 1983. Plus récemment : L. Zecchini, « La violence de la répression dans le Sud compromet les chances d'une "réconciliation nationale" », *Le Monde*, 27 oct. 1984.

(24) P. Doornbos, *art. cit.*, p. 7.

darmes » (25), et qui devait déjà supporter une armée — encore combien modeste ! — de 15 000 hommes en 1978.

Notre critique de l'exercice du pouvoir par le FROLINAT peut sembler sévère. Précisons cependant qu'elle n'est pas uniquement celle d'un observateur étranger éloigné du terrain et sans responsabilités politiques. Elle est partagée, et elle a été couchée noir sur blanc, par bon nombre de Tchadiens, y compris des militants du FROLINAT. Plusieurs documents publiés par les tendances, surtout depuis le départ en exil du GUNT en juin 1982, aboutissent en effet à un constat d'échec (26) et rejoignent la conclusion provisoire que nous avons formulée dans un article paru en janvier 1981 :

« Si l'exemple du Tchad nous montre qu'il est possible, pour un mouvement de guérilla, de gagner la guerre contre les forces gouvernementales, il nous révèle aussi qu'il est beaucoup plus difficile d'appliquer avec succès un programme révolutionnaire dans un pays africain » (27).

Le FROLINAT, en effet, a su gagner la guerre, mais il a perdu la paix. Il est encore trop tôt pour se livrer à une analyse exhaustive de tous les facteurs qui ont contribué à l'échec du premier mouvement révolutionnaire africain qui ait eu à affronter l'épreuve du pouvoir, et ceci d'autant plus que le parcours présidentiel de Hissène Habré n'est pas terminé. Au cours du bilan provisoire auquel nous nous sommes livré, certaines données ont cependant été dégagées. Résumons-les brièvement :

— Le Tchad est un pays profondément divisé et les clivages y sont probablement plus accusés que dans la plupart des autres pays africains. Malheureusement, le FROLINAT n'a pas eu à sa tête un Amilcar Cabral capable d'unir toutes les couches potentiellement révolutionnaires du pays, aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Pour cette raison il est resté un mouvement essentiellement nordiste, fractionné en plusieurs tendances régionalistes.

(25) AFP, *Bulletin d'Afrique*, 9 fév. 1980.

(26) Voir par exemple : FROLINAT, Conseil national pour la révolution, *Le chemin de l'unité*, N'Djamena, mai 1981 ; CDR, *Résolution sur la question du FROLINAT*, 27 juil. 1982 ; FROLINAT, Forces

armées populaires, *Congrès extraordinaire de Bardaï*, Bardaï, 27 fév. 1983.

(27) R. Buijtenhuijs, « Guerre de guérilla et révolution en Afrique noire : les leçons du Tchad », *Politique africaine* 1, janv. 1981, pp. 23-33.

— Les dirigeants du FROLINAT, contrairement à ceux du PAIGC, n'ont pas su maîtriser l'aide étrangère dont ils ont bénéficié. De ce fait, ils sont parvenus au pouvoir dans des conditions peu favorables à la mise en œuvre d'une politique progressiste.

— Le FROLINAT, et plus particulièrement les tendances soutenant le GUNT, ne disposent pas de suffisamment de cadres, à tous les niveaux, pour prendre en charge les destinées d'un pays en crise. Si on pouvait suggérer, avant 1978, que l'on ne saurait gouverner le Tchad sans le FROLINAT (conclusion qui semble avoir inspiré la politique tchadienne de Valéry Giscard d'Estaing), nous devons constater aujourd'hui qu'il est aussi bien difficile de gouverner le Tchad avec le FROLINAT. Est-ce parce que, aujourd'hui, le FROLINAT est un ensemble principalement « nomade », comme nous l'avons suggéré ? Est-ce l'éternelle incompatibilité des nomades et de l'État ? C'est ce que semble suggérer le Dr Siddick quand il dit que la guerre civile de N'Djamena « a été l'occasion pour les FAP de réaliser le plus grand rez-zou du XX^e siècle » (28).

La dernière hypothèse est peut-être hasardeuse et elle ne s'applique probablement pas aux FAN, qui semblent avoir dépassé leur recrutement exclusivement toubou des débuts ; elle mérite cependant d'être prise en considération à l'heure du bilan définitif du passage au pouvoir du FROLINAT.

(28) *Africa* 122, juin-juil. 1980, p. 54.